

Références

Hammoudi, Abdellah

- 1997 *Master and Disciple: The Cultural Foundations of Moroccan Authoritarianism*. Chicago: University of Chicago Press.
- 2001 *Maîtres et disciples. Genèse et fondements des pouvoirs autoritaires dans les sociétés arabes : essai d'anthropologie politique*. Paris : Maisonneuve et Larose ; Casablanca : Toubkal.

Raymond Massé, *Détresse créole. Ethnoépidémiologie de la détresse psychique à la Martinique*, Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2008, 278 pages.

Recenseur : *Francis Affergan*
Université Paris Descartes à la Sorbonne

Raymond Massé s'est fait le spécialiste, depuis une quinzaine d'années, des problèmes psychiques et éthiques qui affectent les Antilles, plus particulièrement la Martinique. Des travaux précédents jusqu'à ce dernier livre, un fil conducteur parcourt l'ensemble de son œuvre : une tentative de compréhension et de traduction des idiomes locaux d'explication des infortunes en un véritable langage ordinaire et épistémique à la fois. Les hommes qui souffrent auraient ainsi forgé eux-mêmes les armes symboliques (langagières, pragmatiques, métaphoriques, etc.) de leur propre détresse. Ce dernier livre aborde, quant à lui, la question des conditions de possibilité d'une anthropologie de la « détresse psychique et de la souffrance sociale » (p. 5). Cependant, Raymond Massé prétend se garder de l'élaboration d'une simple et classique anthropologie de la maladie, et préfère s'employer à construire une véritable « anthropologie de la santé mentale et sociale » (p. 5) en milieu martiniquais.

L'auteur s'engage ainsi dans l'analyse du croisement de plusieurs ordres de facteurs, politiques, économiques et culturels pour appréhender ce qu'il appelle « les causes de la détresse et de la souffrance sociale » (p. 7). Il en résulte, vers la fin du livre, une conséquence sous la forme d'un constat : le Martiniquais serait marqué par « un langage de la détresse balisé par des idiomes qui inscrivent ses infortunes, ses souffrances, ses afflictions dans un registre magico-religieux d'explications exogènes » (p. 216). En d'autres termes, lorsque les individus veulent comprendre leur souffrance, ils la traduisent en langage idiomatique qui s'inscrit dans un ordre magique et religieux, lequel leur convient mieux que l'ordre biomédical qui ne prend en compte que son aspect pathologique.

Cette détresse, psychique et créole, concept-clé de tout le livre, comment la caractériser et d'où vient-elle ? Il s'agit en fait de l'interprétation élaborée par les sujets eux-mêmes de leur souffrance sociale. Pour se saisir d'eux-mêmes, en tant que sujets sociaux dominés par une situation historique bien particulière, ils sont enclins à élaborer un discours idiomatique en termes psychiques, qui désignent les déséquilibres et les désordres (violences domestiques, alcoolisme, toxicomanie,

angoisse, stress ...) auxquels ils sont confrontés. Cette détresse « s'exprime comme souffrance existentielle, morale et relationnelle » (p. 16). Elle est donc bien un langage propre aux acteurs, langage du désarroi, de l'impuissance et du désespoir. Si la notion de maladie est bien analysée, elle déborde vers les contextes expérientiels de la souffrance. L'histoire qui l'en-globe relève plus de la sphère sociale que de la seule « histoire naturelle de la maladie » (p. 20). Ce sont les « enchaînements » qui intéressent Raymond Massé, concept qu'il emprunte à Kleinman, et par lequel celui-ci entendait s'intéresser au fonctionnement de la triade « catégories locales de la maladie / interprétation du sens de la maladie / rituel de guérison-guérison du sens de la maladie » (p. 20).

Dans quelle mesure est-on ainsi fondé à expliquer cette détresse créole par une cause centrale que Raymond Massé appelle « la violence structurelle dans le contexte antillais » (p. 21)? Afin de répondre à cette question, l'auteur s'engage dans l'édification d'une théorie du langage idiomatique de la détresse. Ce sont les récits des épisodes de détresse qui comptent plus que les événements psychiques eux-mêmes, en raison d'une propension, chez les sujets affectés, à commenter inlassablement, tantôt sur le mode critique, tantôt sur celui de la plainte et de l'appel au secours, les causes et les raisons qu'ils imaginent se trouver à la source de leur misère. Les auto-diagnostics ressortiraient ainsi au complexe culturel dont ils tisseraient en quelque sorte le récit historique. L'ambition théorique que Raymond Massé met en avant consiste à analyser « l'arrimage d'une sémiologie des signes de la détresse à une phénoménologie de la souffrance sociale et psychique » (p. 136). Lidiome de la détresse—sous ses trois formes : identification, expression et explication—devient ainsi le mode herméneutique par lequel le vécu souffert est rapporté. Il décrit, répare, soigne et prétend guérir : « Sens et vécu, signification et praxis sont indissociables » (p. 137). Il convient de ne pas considérer ces idiomes comme des « réseaux réifiés de significations-données-une-fois-pour-toute-à-penser, mais des construits socioculturels consensuels qui canalisent le processus dynamique, plus ou moins organisé de signification » (p. 142). On l'aura compris, ces idiomes, outre leur symbolique, détiennent une force pragmatique et performative exemplaire qui consiste à produire de la signification là où, dans un contexte de violence historique, elle vient à manquer.

Quels sont ces idiomes que Raymond Massé a repérés puis classés? Dans la catégorie des idiomes d'identification, il range *gwopwèl*¹, *ababa*², *moun ka dessan*³. Dans la catégorie des idiomes de communication, il regroupe les hallucinations, les délires, les bouffées de violence. Enfin, dans celle de l'explication, il entrepose le *quimbois*⁴, *la dévènn*⁵ et la jalousie (p. 6). Tous ces idiomes ne seraient en fait que la traduction d'un malaise identitaire aussi ancien et fondateur que la déportation et la condition servile qui s'en est suivie. Cette identité incomplète et meurtrière serait ainsi compensée par des formes langagières d'expression phénoménologique d'une douleur ancestrale et historique. Le Martiniquais se construirait en se détruisant au fur et à mesure que les autres – les Blancs, les

Français, les Békés, les Européens – le fabriquent dans un jeu de miroir identificatoire et servant simultanément de repousser. Bref, on aurait moins affaire à une crise identitaire, classique parce qu’universelle, qu’à une détresse psychologique que seule une « pathologie de la reconnaissance » (p. 93) aurait quelque chance de pouvoir décrypter. Cette absence de reconnaissance dont les Martiniquais prétendent être les victimes engendre un cercle vicieux « autoentretenu humiliation-vengeance-humiliation » (p. 93, Bauman cité par l’auteur) dont rien ne pourrait arrêter la dérive centrifuge et autodestructrice dans la mesure où cette dette, par laquelle on demande aux autres de payer pour les crimes qu’ils sont censés avoir commis, sera à jamais inextinguible.

Quel est maintenant l’objectif que Raymond Massé s’est assigné, au-delà de l’analyse de cette langue idiomatique? Il s’agit d’entreprendre une ethnoépidémiologie dont la fonction consisterait à conduire une investigation de la « nature, de la distribution sociale et historique, des causes et des modalités d’expression des diverses formes de souffrances physiques, mentales et sociales » (p. 23) qui affectent les Martiniquais aujourd’hui. Devant les manques analytiques de l’approche psychanalytique et biomédicale de la détresse, qui se contenterait la plupart du temps de mettre l’accent sur les dysfonctionnements (honte, aliénation, humiliation, ressentiment) sans relever les aspects positifs d’une culture, seule une ethnoépidémiologie serait à même, au-delà des « modèles explicatifs de la détresse, modèles qui imposent des connections aux faits », de mettre l’accent sur « les métaphores vivantes » qui « évoquent et établissent des connections à l’intérieur de l’expérience » (p. 149, Jackson cité par Massé). Du coup, la maladie, si tant est qu’on puisse encore parler en ces termes, ne ressortirait plus au domaine des catégories diagnostiques, mais à un « réseau d’unités de significations attribuées à des situations et à des expériences vécues, à des soins et à des sensations » (p. 153). La maladie n’appartiendrait alors plus aux simples « entités empiriques », mais à l’univers des « construits signifiés et socialisés » (p. 153). Bref, la maladie deviendrait simultanément un objet de signification et l’idiome culturel chargé de lui donner un sens. Elle rejoint ainsi la liste de ce que Marcel Mauss appelait un objet social total, n’était le caractère essentiellement culturel que prête Massé à cette maladie qu’il appelle la détresse.

Quelle plus-value nous apporte cette analyse en termes ethnoépidémiologiques? Et, dans le contexte des nombreuses études, tant en français qu’en anglais, relatives aujourd’hui aux Antilles françaises en général et à la Martinique en particulier, dans le domaine de la souffrance sociale, psychique et culturelle, en quoi cette étude marque-t-elle un tournant? Rappelons que tout laisse penser que ce livre a été rédigé dans le but de contrecarrer ce que son auteur appelle les « théories de l’aliénation » qu’il dénonce, parfois avec une certaine dilection pour la polémique, et auxquelles il reproche une complaisance pour les seuls aspects négatifs de l’histoire. Certes, l’histoire et la mémoire des souffrances ont laissé des traces indélébiles, dues à une forme particulièrement perverse de la domination. Certes, le colonialisme a engendré une exclusion des lieux de

pouvoir et une intériorisation de l’ennemi dans le moi du Martiniquais. Certes, la désappropriation des principaux leviers politiques, économiques et sociaux est patente, en dépit de progrès incontestables lors de ces dernières années, surtout dans le domaine culturel.

Cependant, que propose Raymond Massé pour renouveler l’approche de cette société? Il commence par reconnaître les sentiments qui habitent les individus et qui ne sont en fait que la traduction de situations objectives : la dépossession de soi, la dépendance, la vulnérabilité, l’impuissance, les préjugés de couleur, la rancœur, le désir inassouvi de reconnaissance, les pulsions vindicatives ... Puis il propose ce qu’il appelle le « concept créole de société krazé » qu’il emprunte à Auguste Armet, lequel concept se contente de répéter, une dizaine d’années plus tard, ce que les tenants des théories dites de l’« aliénation » (et qu’il aurait été préférable d’appeler « autodomination ») avaient les premiers observé et relevé. Car qu’est-ce qu’une société « krazé », sinon une société qui subit le poids de son histoire, à travers la vivacité des traces mémorielles qu’elle a déposées, telles des bombes à retardement (la racisation des rapports sociaux, la morbidité générale, le sentiment d’impuissance, la fatigue, la compassion, cf. p. 62)? La société martiniquaise serait bien « pathogène », pour reprendre l’expression nosologique d’Armet et que Massé semble endosser, n’était le fait que les tenants des théories de l’« aliénation » n’ont jamais parlé de pathologie. Au contraire, pour eux, il s’agissait seulement de mettre l’accent sur le caractère non pathologique de la maladie, à savoir son aspect symbolique et son efficacité culturelle qui permettent de s’intégrer dans une collectivité et de commencer à tracer des perspectives, sinon de sortie de crise, en tout cas d’adaptation à des situations exceptionnelles. La maladie ne relève pas de la pathologie précisément parce qu’elle fait l’objet d’un retournement de la part de ceux qui la subissent et qui vont s’employer à l’utiliser comme une arme pour traduire et pour interpréter la complexité d’une réalité qui, faute de quoi, leur échapperait complètement. Raymond Massé le reconnaît (pp. 105, 107, 108) : le passé colonial ne passe décidément pas, en dépit des efforts méritoires des élites martiniquaises et de l’Etat français.

C’est cette réflexion, sur les « chaînons manquants » et les étapes intermédiaires entre les lourdes déterminations de l’histoire et les symptômes contemporains de la détresse, qui laisse peut-être à désirer, en dépit des promesses de l’auteur.

Notes

- 1 Gwopwèl : peine de cœur, tristesse.
- 2 Ababa : idiot du village, benêt.
- 3 Moun ka dessan : « les gens qui descendent », expression qu’on peut entendre soit comme faisant allusion aux personnes qui commencent une descente aux enfers psychique, soit comme des esprits qui descendent d’en haut pour venir s’abattre sur les humains.
- 4 Quimbois : pratique de magie noire.
- 5 Dévenn : déveine, sentiment d’un acharnement sur soi de puissances occultes.